

Adalbert Stifter

Une page de
L'arrière-été

traduite par Jean Launay

Gustave tenait beaucoup à ce que j'assiste une fois à sa leçon de physique. Je le dis à mon hôte, qui n'y vit pas d'objection. Je pus donc être témoin, non seulement une fois mais plusieurs, du déroulement de cette leçon. Le vieil homme, mon hôte, était assis dans un fauteuil et parlait. Il décrivait un phénomène, il en faisait quelque chose de très distinct et le rendait manifeste en se servant, quand c'était possible, des appareils de sa collection, ou quand ce n'était pas possible, en utilisant le dessin ou d'autres moyens de rendre sensible ce qu'il exposait. Puis il expliquait le chemin qu'avaient suivi les hommes pour arriver à la connaissance de ce phénomène. Quand il avait fini, il refaisait la même chose en prenant un deuxième phénomène, voisin du premier. Et quand il pensait avoir exposé ainsi un nombre suffisant de phénomènes appartenant à un même cercle, il faisait ressortir ce qu'il y avait de général dans tous et il exposait enfin le phénomène fondamental ou la loi. Au cours de cette leçon on ne s'appuyait jamais sur un ouvrage particulier, Gustave écrivait lui-même plus tard, de mémoire, ce qu'on avait dit, le vieil homme corrigeait ensuite, en sa présence, ce qu'il avait écrit, et ainsi le garçon se faisait non seulement un manuel de physique mais il en apprenait le contenu dès le stade de la rédaction et de la mise au point. Le savoir qu'il s'était approprié faisait de temps à autre l'objet d'une révision dans des entretiens qu'on aurait pu dire entre amis. Le langage parlé au cours de la leçon était toujours si simple et si clair que même un enfant, me disais-je, aurait compris ces choses-là. C'est alors que m'apparut le défaut de tant de professeurs qui enseignent cette science dans notre ville et l'affublent, pour ainsi dire, de surnoms

scientifiques qu'un écolier ne comprend pas, et qui l'entrelacent si complètement avec les mathématiques que les deux sciences n'en font plus deux sans pour autant constituer un tout. Je vis que Gustave faisait bien usage aussi du calcul en physique, mais lorsque c'était le cas, je remarquai que c'était toujours en sachant clairement ce qu'il faisait et qu'il considérait chaque fois le calcul non pas comme la chose principale mais comme un auxiliaire au service de la nature. En me rapportant à mes propres études faites jadis, je pus juger qu'il avait dû recevoir aussi dans cette matière un solide enseignement. Je l'interrogeai une fois à ce propos et j'appris que, là encore, le professeur avait été son père adoptif.

J'assistai plus tard également aux leçons de géographie. Je fus frappé de voir que les cartes dont on faisait usage étaient toutes à la même échelle, de sorte que celle qui représentait la Russie était extraordinairement grande, la carte de la Suisse, en revanche, très petite. Je compris aussitôt le but de cette règle ; elle tenait compte de la vigueur particulière à l'imagination juvénile et voulait y inscrire durablement l'image des rapports de grandeur. Je me souvins à cette occasion d'un pari que nous avions fait entre enfants, où il y avait même un petit enjeu, sur la question de savoir si Philadelphie n'était pas presque aussi au sud que Rome, une idée qui faisait se moquer la plupart d'entre nous. On alla chercher une carte, qui montra que Philadelphie était plus au sud que Naples. En cette occasion aussi les adultes qui étaient présents conclurent que l'erreur des enfants venait très certainement des différences dans la mesure de l'espace entre les cartes dont nous faisons habituellement usage. Les cartes qu'utilisait Gustave avaient été exécutées par Eustache, le dessinateur de la menuiserie, d'après celles d'atlas, comme nous appelons ces livres.

Je demandai à mon hôte si Gustave apprenait aussi l'histoire, à quoi il répondit : « On enseigne très souvent aux jeunes écoliers l'histoire en même temps que la géographie ; je crois qu'on a tort. Si en géographie on n'a pas seulement présent à l'esprit le partage historique de la Terre et des pays, ce que je tiens aussi pour une faute, mais si l'on prend garde aux figures durables de la Terre, dont l'influence précisément a déterminé la formation de peuples de genres différents, alors la Terre devient un objet naturel, et la géographie, pour une grande partie, un chapitre des sciences de la nature. Or, les sciences de la nature offrent beaucoup plus de prise à l'esprit que celles de l'homme, si l'on peut à bon droit mettre en regard la nature et l'homme ; cela tient à ce qu'on peut poser les objets de la nature en dehors de soi et les regarder, mais qu'en revanche les objets humains nous sont voilés par nous-mêmes. On pourrait croire au contraire qu'on devrait mieux se connaître soi-même que ce qui vous est étranger, et beaucoup le croient en effet ;

mais ce n'est pas vrai. Les faits humains, je dirais même les faits de notre intériorité propre, nous sont, comme je l'ai dit déjà, cachés par la passion et l'égoïsme, cachés ou pour le moins brouillés. La plupart des gens ne croient-ils pas que l'homme couronne la création, qu'il est mieux que tout le reste, mieux même que tout ce qui est encore inconnu ? Et tous ceux-là qui sont incapables de sortir de leur moi, ne croient-ils pas que l'univers est simplement la scène où ce moi s'expose, y compris jusque dans les mondes innombrables de l'espace éternel ? Il se pourrait pourtant bien qu'il en aille tout autrement. C'est pourquoi je pense que Gustave doit passer d'abord par l'apprentissage des sciences de la nature avant d'aborder celles de l'homme, et qu'il devrait alors suivre à peu près cet ordre : étude du corps, étude de l'âme, étude de la pensée, étude de la morale, étude du droit, histoire. Après cela je veux bien qu'il lise un peu dans les livres de la soi-disante sagesse universelle, mais il faudra bien ensuite qu'il entre dans la vie même. »

L'enseignement de Gustave se faisait à certaines heures fixes de la journée et le vieil homme n'y manquait jamais, d'autres heures étaient réservées à son travail personnel et Gustave, à son tour, s'y tenait consciencieusement. Le reste du temps était laissé aux occupations libres.

Dans ces moments-là nous étions quelquefois dans la salle de lecture. Mon hôte y venait assez souvent aussi et, à l'occasion, Eustache ou l'un ou l'autre de ses ouvriers. En ce qui concerne Gustave, le choix des livres qu'il avait la permission de lire était fait par son maître. Il se servait assidûment de ceux-là, mais je ne le vis jamais en prendre d'autres. Eustache et ses compagnons avaient toute liberté de choix, et moi aussi, naturellement. Lors de mon premier séjour dans cette maison, j'avais désapprouvé cette façon de dissocier la salle des livres de la salle de lecture, je ne voyais là qu'un détour et une redite. Mais à présent que j'étais depuis plus longtemps chez mon ami, je reconnaissais l'erreur de ma première opinion. Qu'il ne se passât rien dans la bibliothèque sinon que les livres s'y trouvaient présents faisait d'elle comme un lieu consacré, les livres prenaient de l'importance et de la dignité, la salle qu'ils occupent est leur temple et dans un temple on ne travaille pas. Cette mesure vaut également comme un hommage à l'esprit contenu sous tant de formes dans ces papiers imprimés ou manuscrits, dans ces feuilles de parchemin. La salle de lecture, en revanche, permet l'usage effectif et amical de cet esprit, sa grandeur est ramenée à nos besoins immédiats et terrestres. La salle est elle-même souriante. Le soleil y entre amicalement, il y a ces rideaux verts, des sièges accueillants et tout ce qu'il faut pour lire et pour écrire. Même cette règle

voulant qu'on remette soi-même chaque fois après qu'on s'en est servi le livre à sa place dans la bibliothèque me semblait à présent bonne ; elle fait paraître l'esprit d'ordre et d'intégrité, et à travers des livres, justement, quelque chose comme le corps de la science, le système. Quand je songeais aux bibliothèques que j'avais pu voir jusqu'alors, avec leurs échelles, tables, fauteuils et bancs et partout des choses étalées, livres, papiers, plumes, voire même balais et pelles à poussière, elles me faisaient toutes l'effet d'églises livrées aux marchands.

Extrait de *Der Nachsommer* (L'arrière-été), 1857.

Nietzsche, Thomas Mann, Hofmannsthal ont salué en Stifter un maître de la prose allemande.

Né en Bohême en 1805, il quitte le pays natal en 1818 et sera étudiant à Vienne. Peintre et écrivain, c'est à partir de 1840 qu'il se fait reconnaître en littérature. Inspecteur des Écoles primaires de Haute-Autriche, à partir de 1850, il écrit de nombreux articles pédagogiques. Il meurt à Linz en 1868.

Studien 5 volumes, 1844-1850,

Bunte Steine, 1852,

Der Nachsommer, 1857,

Witiko, 1865,

(Gesammelte Werke, Augsburg 1960-1963).